

PRÉFACE

Le 21 février 2014, le président de la République annonçait le transfert des cendres de Pierre Brossolette au Panthéon, au cours de l'année 2015.

Dans cette perspective, j'ai relu l'ouvrage que ma mère avait consacré à mon père en 1976, aujourd'hui réédité. Il n'a pas pris une ride.

Les faits qu'il relate ont trait principalement à la vie commune de mon père et de ma mère à partir de leur rencontre, à la Sorbonne, en 1923. Ma mère avait alors dix-sept ans, mon père vingt ans. Ils ne se sont plus quittés et se sont mariés en 1926, au terme des études de mon père et à l'issue de son service militaire.

Avec leurs personnalités complémentaires, mes parents ont formé toute leur vie un couple très soudé. Ma mère était calme, méthodique et cultivée. Mon père était plus effervescent. Ils ont constitué une famille heureuse, moderne et, à certains égards, traditionnelle.

Mon grand-père paternel était devenu veuf en 1914. Aussi l'éducation de mon père fut-elle largement assurée par ses deux grandes sœurs, nées en 1897 et 1898. Toutes deux passèrent l'agrégation d'histoire et de géographie. Elles n'habitaient plus chez mon grand-père lorsque mon père s'est marié. Le jeune ménage était très heureux de vivre avec mon grand-père et de lui éviter la solitude.

Ma mère ne voyait que des avantages à cette cohabitation. Elle s'entendait très bien avec son beau-père, homme savant, courtois, chaleureux et discret, à qui la présence du jeune ménage était fort agréable. Deux enfants, ma sœur Anne et moi-même, vinrent rapidement compléter cette famille, ainsi constituée de trois générations, ce qui devenait de plus en plus rare.

Installés dans un logement plus vaste, nous avons mené une existence heureuse jusqu'à la mort de mon grand-père, survenue en 1938, au moment où s'assombrissait la situation internationale.

Mon père était un spécialiste des questions de politique extérieure. Il soumettait à ma mère, surprise au début, les articles qu'il rédigeait tôt le matin à notre domicile. Ce ne pouvait être le cas des textes écrits plus tard dans la journée, parfois très peu de temps avant d'être radiodiffusés.

Son talent lui avait en effet valu d'être nommé en 1936, à l'âge de trente-trois ans, secrétaire du comité de rédaction du radio-journal de France Paris-PTT et chef du service d'information de politique étrangère. Il devait s'exprimer tous les soirs pendant sept minutes, et ce jusqu'en 1939. Ses éditoriaux étaient attentivement écoutés et très appréciés de nombreux auditeurs.

Pacifiste de cœur, engagé à gauche, membre du Parti socialiste, mon père avait su, dès le début des années 1930, mettre l'accent sur les dangers que faisaient courir aux démocraties les totalitarismes nazi et soviétique et prôner la fermeté face à ces menaces. Ses expressions publiques étaient denses, fondées sur des faits précis et avérés. Ses analyses, largement prémonitoires, s'appuyaient sur une vaste culture. Il connaissait par cœur bien des textes d'Homère, de Shakespeare, de Montaigne, de Racine, de Chateaubriand, de Tocqueville et de quelques autres... Sans illusion sur les hommes, il assignait à l'intellectuel la mission de dénoncer les erreurs, les mensonges, les lâchetés et le devoir d'y substituer des propositions raisonnables et raisonnées. Jamais

découragé, il avait conscience du poids des inerties et de l'attrait des solutions de facilité. Son scepticisme et son sens de la relativité faisaient souvent naître sur son visage un sourire amusé.

Travaillant beaucoup, il ressentait parfois de la fatigue, mais il savait se détendre et se montrait toujours amical avec ses collaborateurs. Sa chaleur naturelle s'exprimait spontanément avec eux, ainsi, bien entendu, qu'avec ses familiers. Il aimait les rares moments durant lesquels il pouvait jouer avec ma sœur et moi, que rejoignaient, dans la maison de notre grand-père, dans l'Aube, nos cousins germains Philippe et Jacques Ozouf. Plusieurs auteurs ont noté cette tendance de mon père à la gaieté. Je pense, naturellement, à l'ouvrage que ma mère lui a consacré. Dans d'autres livres, notamment sous la plume d'André Postel-Vinay, de Brigitte Friang et de Philippe Soupault¹, on retrouve cette observation. Pour eux, comme pour ses amis et pour sa famille, mon père était un être sensible, chaleureux et plein d'humour. Nombreux étaient ceux qui lui trouvaient un grand charme.

À la déclaration de guerre, ma mère nous a emmenés, ma sœur et moi, chez des cousins à Bordeaux. Mobilisé, mon père commandait une compagnie sur la Marne. Pendant six mois, nous avons eu l'impression de vivre en sursis. Mon père nous écrivait fréquemment des lettres toujours affectueuses. Il nous racontait les manœuvres qu'il organisait pour entraîner ses soldats. Il nous interrogeait sur nos études.

Lorsque la campagne de France s'est engagée, nous avons vite compris que nous allions vers une défaite. Nous avons survécu et nous sommes retournés à Paris. Pour subsister,

1. André Postel-Vinay, *Un fou s'évade. Souvenirs de 1941-1942*, Éditions du Félin, 1996 ; Brigitte Friang, *Regarde-toi qui meurs. Une femme dans la guerre*, Robert Laffont, 1970, rééd. Éditions du Félin, 1997 ; Philippe Soupault, *Mémoires de l'oubli*, tome III (1927-1933), Lachenal et Ritter, 1997.

mes parents ont tenu une petite librairie. Ce fut une vie rude : la nourriture était rare et le chauffage presque inexistant.

Dès l'automne 1940, face à l'occupant, Pierre Brossolette ne supporte pas de rester passif. Contacté par des membres du réseau du musée de l'Homme, il se charge de rédiger leur bulletin, intitulé *Résistance*. Dans le premier numéro figure cette déclaration : « Résister, c'est le cri qui sort de votre cœur à tous dans la détresse où vous a laissés le désastre de la patrie. C'est le cas de vous tous qui ne vous résignez pas, de vous tous qui voulez faire votre devoir. » Dans le quatrième numéro, l'éditorial du 25 mars 1941 se conclut par ces mots : « La France chaque jour se relève, elle se relève dans la résistance et le refus. Elle renaît à elle-même. Elle se veut enfin française. » C'est, hélas, le dernier numéro, car une trahison a conduit à l'arrestation des principaux membres du réseau.

À la fin de 1941, Pierre Brossolette rejoint un important mouvement qui espionne les troupes d'occupation pour aider les Anglais à attaquer, par mer ou par air, les infrastructures militaires, les dépôts d'armes et de munitions, les fortins cachés, les postes de radar. Ce réseau a été créé par le colonel Rémy, qui a gagné Londres dès l'été 1940. Il y a rencontré Passy et le général de Gaulle, qui l'ont chargé de ces missions. Actif, enthousiaste, charmeur, flamboyant, mais d'une très grande efficacité, Rémy a constitué, dans les ports, les gares et les aérodromes, une organisation solide. Compétents et dévoués, les membres de ce réseau seront au nombre de six cents en 1942 et de mille en 1943. Ils disposent d'émetteurs radio pour envoyer en Angleterre des messages codés et fabriquent des fausses cartes d'identité et des tickets d'alimentation. Jamais les Anglais n'ont vu de réseau aussi efficace. C'est pour eux un joyau.

Rémy a besoin d'un journaliste capable de rédiger une revue de presse, afin d'informer Londres de l'évolution de la situation en France. Mon père remplit cette fonction, qui s'élargit très vite à d'autres activités. Il en vient à visiter

à peu près tous les réseaux des deux zones. Ceux de la zone non occupée sont dignes d'intérêt, mais ils attendent la guerre plus qu'ils n'y prennent part. En zone occupée, sous la férule des Allemands, les résistants sont plus combattifs et multiplient les actions. À l'écoute des émissions françaises de la radio anglaise, ils approuvent de Gaulle et s'organisent en réseaux. Mon père obtient que la France libre gaulliste reçoive un représentant de ces réseaux. En concertation avec Louis Vallon, il choisit un syndicaliste de la gauche modérée, chef d'un réseau solide, Christian Pineau. Fin février 1942, ce dernier s'envole pour Londres dans le deuxième avion Lysander à s'être posé de nuit en France. Cet appareil ramène de Londres le colonel Rémy qui, peu auparavant, a bénéficié de cette navette aérienne.

La rencontre du général de Gaulle et de Christian Pineau est historique. Sollicité par d'innombrables questions d'orientation et d'organisation, le chef de la France libre est peu informé de ce qui se passe réellement en France. Étonné du tableau dressé par Pineau, il ne tarde pas à saisir l'intérêt d'un lien étroit de son action avec celle de la Résistance intérieure. Pineau lui fait mesurer l'hostilité des résistants au régime de Vichy, aussi bien qu'aux Allemands. Il propose une entente des réseaux de la zone occupée avec la France libre, ajoutant que, si la guerre est la tâche du moment, il faut aussi se préoccuper de l'avenir de la France. Il demande que les déclarations et les messages de la France libre se réfèrent à la République et à sa devise : « Liberté, Égalité, Fraternité. »

Le Général demeure silencieux ; il n'aime guère les conseils, encore moins les leçons. Mais, dans les semaines suivantes, il fait connaître son accord, tout en rappelant l'effondrement peu glorieux de la III^e République. Aux termes de cette entente, la France libre et la Résistance intérieure doivent former un bloc soudé. Les réseaux autres que celui de Rémy seront aidés par le BCRA de Londres, tant pour le renseignement que pour les opérations. On commence également à prendre des dispositions pour que

la Résistance puisse apporter un appui militaire aux Alliés, lorsqu'ils débarqueront en France. De là l'expression de « France combattante » qui, à partir du 14 juillet 1942, désignera la coopération de la France libre avec la Résistance.

L'opération montée par Pierre Brossolette a donc réussi. C'est à son tour de rejoindre Londres en Lysander, le 26 avril 1942. Il y passe de longs moments avec Passy et rencontre le général de Gaulle à de nombreuses reprises. À leur demande, il écrit rapport sur rapport. Ses interlocuteurs, séduits, souhaitent le garder à Londres. Mais il estime que son devoir lui prescrit de revenir en France, où il effectuera d'importantes missions de liaison.

À son retour en Angleterre, début septembre 1942, Pierre Brossolette retrouve sa famille, arrivée depuis peu, et devient, le 1^{er} octobre, l'adjoint de Passy à la tête du BCRA. Il parle sous son nom à la BBC, s'adressant aux Français pour exalter le gaullisme et la France combattante. Le 17 octobre, il devient Compagnon de la Libération avec la citation suivante : « Modèle d'esprit de devoir et de sacrifice. Organisateur d'un rare mérite, a fait preuve, au cours de très importantes et périlleuses missions qui lui furent confiées, d'un dévouement exemplaire au service de la France. » Bien plus tard, le général de Gaulle le qualifiera de « philosophe du gaullisme ».

Entre 1942 et 1944, Pierre Brossolette est au cœur des relations entre la France combattante de Londres et les réseaux de la Résistance intérieure. Il n'hésite pas à revenir en France occupée et à s'exposer personnellement. Le 19 novembre 1942, de Londres, il explique clairement sa position, en réponse à une lettre que lui a adressée Pierre Mendès France. « Je crois que c'est en France, depuis deux ans, que j'ai fait le plus grand travail de mon existence, lui écrit-il. Ici, cela devient tout simple, presque trop simple : j'ai un peu la nostalgie de la bataille clandestine. »

Quelques traits fondamentaux inspirent son comportement : la grandeur héroïque du combattant patriote,

l'engagement républicain de l'intellectuel de gauche et l'idée que l'honneur des hommes est de vivre pour la liberté et de mourir pour elle, s'il le faut, malgré les souffrances et sans espoir pour soi-même.

Son sacrifice, le 22 mars 1944, met fin à son bref parcours.

À quarante ans, il laisse l'image d'un météore qui s'abîme dans la nuit après un passage fulgurant.

On peut, on doit admirer Pierre Brossolette. Travailleur, cultivé, intelligent, désintéressé, clairvoyant, il brillait d'innombrables qualités. Disant ce qu'il pensait, il savait faire preuve d'humour. Nos compatriotes peuvent être fiers de lui.

Durant les deux décennies de leur vie commune, ma mère, qui partageait ses vues, n'a cessé de le soutenir dans ses combats. La guerre terminée, elle a rejoint le Parti socialiste. Elle a été membre de l'Assemblée consultative provisoire, député, puis, pendant douze ans, elle a siégé au Sénat, assemblée dont elle fut vice-présidente. Outre ses mandats et ses fonctions officielles, elle a, sans relâche, contribué à entretenir le souvenir de mon père.

Il était assurément utile de faire en sorte que sa figure ne s'estompât point. Mais le legs le plus précieux de Pierre Brossolette, ce sont les idées, qu'il a défendues pendant toute sa vie. Mon père était particulièrement préoccupé par l'avenir de la France. À ses yeux, notre pays avait, aux XVII^e et XVIII^e siècles, dominé le monde par sa population, par ses armées, par sa culture. Au XIX^e siècle, la France continuait à exceller dans les arts et dans les lettres. Mais la natalité s'était affaiblie, la société restait divisée et l'instabilité politique avait sévi. Dans le même temps, l'Allemagne, l'Angleterre et la Russie s'imposaient comme puissances majeures. Cette période devait s'achever par la Première Guerre mondiale, qui allait épuiser notre pays.

La défaite de 1940 appelait une analyse sévère de la France des années 1930. Là-dessus, les vues de mon père rejoignaient celles que Marc Bloch devait développer dans

*L'Étrange Défaite*¹. La France était devenue archaïque, trop fière d'un passé encensé par les historiens et cachant mal les faiblesses du présent.

La III^e République avait souffert des défauts d'un régime d'assemblée suscité par la crainte du pouvoir personnel. On craignait le retour d'un Bourbon, d'un Bonaparte, ou les agissements façon général Boulanger. Dans ce régime, la souveraineté nationale était déléguée aux élus, les électeurs n'ayant guère à intervenir entre deux scrutins. Mais le développement des moyens d'information avait rendu cette formule inefficace. Les fluctuations de l'opinion devaient peser trop lourdement sur la vie politique.

Pierre Brossolette croyait nécessaire d'assurer une plus grande stabilité du pouvoir exécutif. Il l'a dit et écrit à Londres. C'est un point sur lequel il s'accordait avec le général de Gaulle. Il considérait en outre qu'une union sacrée de tous les patriotes, quelle que fût leur sensibilité politique, devrait être organisée dès la libération de la France pour confirmer la légitimité du général de Gaulle à la tête de l'État. Une France plus unie, une autorité centrale efficace, tels étaient ses deux principaux objectifs.

La recherche de l'unité nationale l'a conduit à envisager de faire venir à Londres un homme dont les positions politiques avaient été aux antipodes des siennes. Charles Vallin, en effet, était secrétaire général et donc numéro deux du Parti social français, issu du mouvement des Croix de Feu et présidé par le colonel de La Rocque. Au début de la guerre, c'était numériquement le plus important des partis français. Ses deux dirigeants, en 1940, avaient rallié le maréchal Pétain. Mais leur patriotisme les avait progressivement éloignés de Vichy. D'où l'accord du général de Gaulle à l'initiative de mon père, autorisée par le gouvernement anglais. Vallin écrivit une lettre à Pétain, qui fit grand bruit ; la condamnation d'un gouvernement souhaitant la victoire

1. Franc-Tireur, 1946 ; Gallimard, coll. « Folio Histoire », 1990.

de l'Allemagne s'y exprimait avec la plus grande sévérité. Le 14 septembre 1942, Londres fit un accueil triomphal à Pierre Brossolette et Charles Vallin, mais au prix d'une tempête chez les antigaullistes et dans la gauche britannique.

Comme on le sait, en 1944 et 1945, les projets d'union et de rassemblement auxquels Pierre Brossolette aspirait ne furent pas mis en œuvre, ce qui conduisit le général de Gaulle à se retirer le 20 janvier 1946.

Au cours de sa vie, mon père a écrit plusieurs milliers de pages, sous forme d'articles publiés et de rapports destinés à des personnalités choisies. De nombreux livres lui ont été consacrés¹, qui ont trouvé dans ces pages leurs principales sources d'information. Un recueil de ses écrits a été publié². La plupart de ses vues sur le présent et sur l'avenir étaient pertinentes. Elles restent encore justes sur bien des points. L'un de ses biographes l'a appelé « le visionnaire de la Résistance ». On y trouve une lettre-préface de Maurice Schumann, qui salue, entre autres qualités de mon père, son don de prémonition, et conclut : « Pierre Brossolette, c'est toujours demain. »

On ne saurait mieux dire.

CLAUDE PIERRE-BROSSOLETTE

1. René Ozouf, *Pierre Brossolette, héros de la Résistance*, Librairie Gedalge, 1946 ; Guy Périer, *Pierre Brossolette, le visionnaire de la Résistance*, Hachette, 1997 ; Guillaume Piketty, *Pierre Brossolette, un héros de la Résistance*, Odile Jacob, 1998 ; Jean-Paul Chich, *Je suis... Pierre Brossolette*, Jacques André éditeur, 2006 ; Éric Roussel, *Pierre Brossolette*, Fayard/Perrin, 2011.

2. Pierre Brossolette, *Résistance (1927-1943)*, Odile Jacob, 1998.

AVANT-PROPOS

Pourquoi ce livre sur Pierre, trente ans après sa mort ? D'innombrables rues, places et écoles portent son nom... Peu d'hommes et de femmes l'ont connu et aimé, très peu ont su parler de lui. J'ai tenté l'impossible : le faire vivre, l'évoquer tel qu'il fut, un être parmi les autres, d'une intelligence aiguë, de sensibilité masquée, d'une intense énergie. On ne connaît de lui que sa mort...

Ses deux sœurs, ses amis m'ont aidée, grâce à leurs souvenirs, à leurs témoignages, à retracer les faits et gestes de ces quarante années dont j'ai passé la moitié avec lui.

Je remercie donc Claude Aveline, Nicole Bauer, dite Maud, Pierre Bertaux, Marcel Berthelot, Émile Bollaert, Jean Cassou, Jacques Chabannes, Pierre Cot, Jean Daridan, Jacques Debû-Bridel, Étienne Dennerly, André Dewavrin dit Passy, Jacqueline d'Etchevers, Louis François, Henri Frenay, Brigitte Friang, Rachel Gayman, Yves Grosrichard, Jean Guyot, Louis Joxe, Robert Lange, Roger Lebon, Jacques Maillet, Jean Marin, Daniel Mayer, Pierre Mendès France, Jacques Nels, Michel Pichard, Christian Pineau, Jacqueline Rameil, Jean Rey, Germain Rincent, le lieutenant Rozzi, Raymond Schiltz, Louis Vallon.

Ses sœurs Suzanne Bourgin et Marianne Ozouf, son neveu, Philippe Ozouf.

Jacques Lecompte-Boinet, Simone Martin-Chauffier,
Édouard Perroy, aujourd'hui disparus.
Ils m'ont tous apporté le secours de leur amitié.

GILBERTE BROSSOLETTE,
décembre 1975

1

Les « Nymphes du Luxembourg »

Il y avait de l'herbe, une végétation pauvre mais tenace sur la pointe du Raz, en 1934. Il y avait aussi un hôtel, un seul, et j'avais décidé d'y séjourner pour admirer à loisir le fracas du ressac et les feux du large. Ce spectacle m'exaltait ; je sursautai en entendant la voix irritée de Pierre : « Comment as-tu pu choisir un endroit pareil ! Il me rend malade ! Je ressens une angoisse absolument insupportable ! »

Je tombais de haut. J'étais d'autant plus contrariée et fâchée contre moi-même que j'avais organisé seule cette randonnée du bout du monde. Pierre, trop occupé, me laissait toujours le soin de préparer nos itinéraires de vacances. C'est donc moi qui, armée de guides et de brochures, avais mis au point ce voyage de quinze jours en Bretagne avec le souci d'y inclure le plus grand nombre de sites étonnants.

« Ce coin a quelque chose d'affreux. Je sens que je ne vais pas fermer l'œil.

— Mais enfin, c'est extraordinaire, ces dizaines de phares sur la mer. Et puis il n'y a pas de vent... »

Car je mettais sa réaction sur le compte d'un malaise physique. Pierre, comme la plupart des êtres très nerveux, supportait mal les séjours au bord de la mer. Mais tout était si calme, cette nuit-là, que je m'étonnais et ne trouvais que cette réponse : « Mais, voyons, il n'y a pas un souffle de vent ! »

Comment ce souvenir ne m'aurait-il pas, ensuite, poursuivie ? Comment aurais-je fait pour ne pas donner à

cette inquiétude d'un soir d'été le sens d'une prémonition ? Puisque ce secteur même, ce triangle d'eau inscrit entre Audierne, Ouessant et Sein allait être, dix ans plus tard, l'endroit où se scellerait le destin de Pierre, où débiterait, le 2 février 1944, par le naufrage du dérisoire *Jouet des flots*, l'agonie de cet homme dans la force de l'âge.

Peut-être en va-t-il ainsi à propos de toutes les morts brutales et prématurées. Peut-être se trouve-t-il toujours quelqu'un, le drame consommé, pour découvrir, *a posteriori*, ce qui fut un signe avant-coureur, un instant de prophétie. Si tel est le cas, alors je me plie à la loi commune, car d'autres faits ou propos d'allure anodine me sont apparus, dans la suite, comme autant de pressentiments.

Je ne sais pas, je ne saurai jamais si Pierre avait compris d'instinct que sa vie serait courte. Mais comme il paraissait anxieux d'aboutir à un certain résultat qu'il n'a pas eu le temps d'atteindre ! Je ne l'ai connu que pressé par le temps, habité par une sorte d'inquiétude ou de fureur d'agir vite.

Ceux qui furent ses intimes ont aussi leur moisson de souvenirs. Les survivants d'entre ses camarades de « khâgne », à Louis-le-Grand, pensent au soir où ils discutèrent avec lui, passionnément, du thème proposé à leurs réflexions : « Le sacrifice de la vie peut-il être considéré comme un devoir ? »

D'autres, comme Étienne Dennery, rappellent l'épisode de la plaque *in memoriam* installée dans le hall d'entrée de Normale Sup, rue d'Ulm, avec les noms des anciens de l'École tombés sur les champs de bataille de 14-18. La désignant du doigt, Pierre avait déclaré un jour – mi-sarcastique mi-goguenard – que ses amis et lui-même, en dépit de leur idéal pacifiste, seraient un jour « assez idiots » pour suivre l'exemple de ces aînés.

Louis Joxe devait me dire, en évoquant le temps de leur jeunesse : « J'ai toujours eu l'impression que Pierre se méfiait, qu'il savait que des circonstances lui interdiraient d'accomplir le grand destin vers lequel il se sentait entraîné. »

Il est vrai qu'on découvre aussi, en contrepoint, ce mot de Maurice Schumann dans une de ses évocations : « Il était bien trop actif et bien trop grand pour prendre la peine d'avoir un pressentiment. »

On peut ajouter que le danger est toujours grand, au fil du temps qui passe, de confondre intuition et prescience, et que, de la prescience, Pierre Brossolette, observateur inlassable des événements et des hommes de son temps, en avait mieux que quiconque. Ce ne fut jamais en prophète inspiré mais en analyste lucide qu'il dénonça, dès les « années folles », la montée des périls et la menace du plus grand conflit de l'histoire du monde. Son pessimisme était, en somme, de l'espèce raisonnable et n'eut jamais rien à voir avec le désespoir. Sous son influence, je l'ai souvent partagé, si bien que notre famille même et nos amis les plus chers nous traitèrent au moment de Munich de « maniaques défaitistes », de « gens à enfermer d'urgence pour raison de sécurité », de « semeurs de panique » avec un parfait aveuglement.

*

J'étais, toutefois, à cent lieues de telles pensées, en cette soirée de 1923 où je regagnai notre appartement de la rue du Bac – une vieille bâtisse qui était un ancien relais de poste du XVIII^e siècle – en annonçant « l'événement ».

J'expliquai à ma mère qu'un jeune étudiant brun m'avait abordée à la sortie de l'amphithéâtre.

J'avais dix-sept ans. Je venais d'entrer à la Sorbonne pour préparer une licence d'histoire et de géographie. Les filles n'étaient pas nombreuses, alors, sur les bancs des facultés. Nous portions des manteaux et des robes sobres et sages, des chapeaux que nous gardions sur la tête durant les cours ; nous avions des attitudes si réservées qu'elles feraient rire les étudiantes d'aujourd'hui.